

LA MÉMOIRE SOUS LES VAGUES



Laurence Couquiaud

Laurence Couquiaud

La Mémoire sous les
vagues

© Laurence Couquiaud, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4090-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents

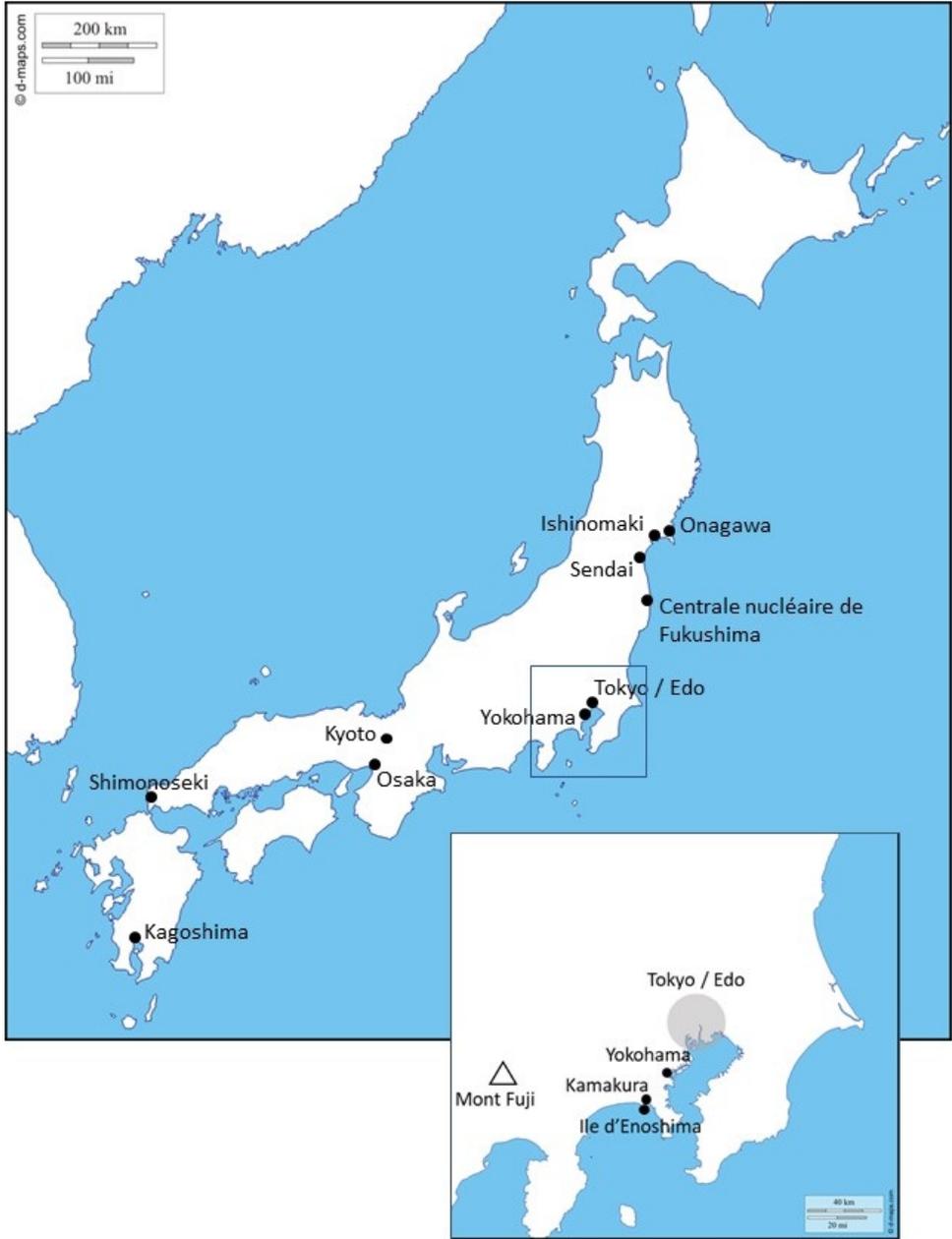
Aux victimes de la catastrophe du Tōhoku

*Se souvenir de son passé, le porter toujours avec soi,
c'est peut-être la condition nécessaire pour conserver,
comme on dit, l'intégrité de son moi.*

Milan Kundera

*En vérité, nous soupçonnons parfois notre mémoire d'enchanter
faussement le passé, alors qu'elle est fidèle à ce qui fut,
et que seules sont trompeuses les mélancolies qui nous font douter d'elle.*

Henri Gougaud



*Jishin*¹

Tokyo, 11 mars 2011.

Une onde infime au centre de ma tasse, de minuscules vagues concentriques à la surface du liquide sombre. C'est le tout premier signe que je ressens, avant de l'identifier. Le tressaillement se propage depuis le sol dans chaque objet, par les pieds dans le corps entier, résonne dans ma cage thoracique.

La vibration prend de l'ampleur, mon bureau tremble à son tour. Je suis agacée d'être dérangée en plein travail. La secousse s'amorce doucement, si semblable à d'autres. Puis elle monte en puissance. J'agrippe mon ordinateur portable qui se déplace par petits sauts.

Par la fenêtre j'aperçois le sommet des hautes tours de bureaux osciller de plusieurs mètres. La clameur grandit des objets qui s'animent, s'entrechoquent. Puis le fracas de leurs chutes me décide à réagir. Je claque l'ordinateur, arrache mon appareil qui télécharge ses photos. Je pense à m'abriter sous la table, mais elle est encombrée de pieds de chaises, de piles de magazines et de livres. J'opte pour le chambranle de la porte vers le couloir. Un effet déstabilisant de tapis roulant tire les pieds d'un côté puis de l'autre, me donne une démarche hésitante d'ivrogne.

Le séisme dure et s'intensifie. J'entends des cris depuis les appartements voisins, des bruits de verre brisé. L'angoisse gagne du terrain. Elle s'insinue en moi, malgré une certaine habitude. Cette inéluçabilité fataliste si présente dans le stoïcisme japonais s'oublie vite lorsque le *namazu*, le poisson-chat souterrain sur l'échine duquel repose l'archipel, se réveille. La douceur du sol français désapprend la crainte sournoise et amplifie la peur lorsque les éléments se déchaînent.

Les murs craquent comme des arbres en pleine tempête. Chaque matériau

se plaint dans sa langue, micro-déchirements aigus et crissant des papiers muraux, gémissements secs et nasillards des poutres comme sur un navire drossé par les vagues, cliquetis des couverts, tintements cristallins des verres, grincements des charnières, clapots sourds et mats des livres qui ont un peu de place, froissements rêches entre ceux qui n'en ont pas. Dans un crescendo digne du *Boléro*, chaque voix rejoint le chœur dans une mélodie effrayante. C'est la longue plainte de la terre malmenée.

Dans la pièce, tout tangué. Les objets se rapprochent du bord et comme des plongeurs de haut vol, considèrent un instant la hauteur, hésitent, puis se lancent dans le vide. La chute de la télévision, par chance, est freinée par ses câbles. Elle pend de guingois en exposant son envers de fiches et de broches. Le petit lustre oscille si fort qu'il menace d'éclater contre le plafond ou de se décrocher pour se transformer en dangereux projectile. La vaisselle s'entrechoque, vibre, demande à sortir. Les placards ne sont pas équipés de dispositifs antisismiques. Des tasses posées sur le comptoir se fracassent par terre. D'autres poussent derrière les portes, font sauter les aimants. Les tiroirs vivent leur vie, s'ouvrent, se ferment, mêlent leur contenu en salade métallique. Des effluves d'eau de toilette s'échappent de la petite salle de bain. Je retiens d'une main mon appareil photo serré contre moi. L'autre main, les doigts blanchis, agrippe l'encadrement de la porte. Mon cœur, au bord des lèvres, galope. La peur m'envahit. Celle qui fait monter l'adrénaline, la sueur acide, les réactions conditionnées de sauvegarde ou les plus irrationnelles terreurs.

La secousse n'en finit pas. Elle s'étire à ne plus jamais vouloir s'arrêter. C'est la plus longue et la plus intense subie depuis mon arrivée à Tokyo cinq mois plus tôt. La plus violente de toutes celles vécues au Japon. Certains séismes m'ont réveillée d'un profond sommeil, obligée à descendre la petite échelle de la mezzanine où je dors, cramponnée aux barreaux. Un autre m'a surprise aux toilettes, d'autres encore aux bains publics, ou dans le train, pendant un repas, faisant mes courses, seule, avec des amis, des inconnus surtout, toujours assez calmes et composés, habitués. Tous les habitants de

l'archipel ont en mémoire quelque situation cocasse ou dramatique associée à un tremblement de terre.

Six minutes, un temps dilaté en éternité. Les aiguilles de mon réveil, tombé de la mezzanine en perdant sa pile, se figent sur 14h47. Un après-midi de début mars, beau et frais. Le printemps s'annonce et remonte doucement l'archipel. Les cerisiers ne sont qu'en boutons, en promesse de douceur. Les premiers *hanami* n'auront lieu ici que dans quelques semaines.

Je n'imagine pas à cet instant, crispée en prière pour que la terre se calme, quelle onde tellurique ce séisme répercutera dans ma vie. Les petites ondes, comme les petits événements de la vie, ont un effet presque insensible tant qu'elles ne se heurtent pas à une pente douce, ou qu'elles ne se superposent à d'autres. Alors elles entrent en résonance et brisent des ponts, déferlent en raz-de-marée meurtrier, créent des vagues scélérates capables de briser des navires...

Soudain tout s'arrête. Silence, émaillé de chutes d'objets qui ne se sont pas décidés avant, reliquat de bruits assourdissants après un tel vacarme. Je laisse mon cœur se calmer avant de bouger. J'ai soif, la bouche desséchée par l'angoisse. Hébétée, je regarde autour de moi. La première chose que je fais, au lieu de boire ou de ramasser les débris de vaisselle qui pourraient lacérer mes pieds nus, est de porter l'appareil à mon œil, cadrer et fixer dans sa mémoire électronique le résultat de ces quelques instants de chaos. Cela me calme, comme toujours.

La photo comme thérapie. Une barrière entre la réalité et moi, le réel voilé par l'objectif.

Après de telles secousses, on vérifie que l'immeuble n'a pas subi de dégâts majeurs, que les voisins sont sains et saufs même si l'on n'a pas très envie de s'extraire de chez soi. On souhaite plutôt remettre de l'ordre, balayer les débris, rendre à son environnement un peu de sens, pour se rassurer, se prouver qu'on peut continuer comme avant.